

Au vent de l'aventure

C'EST UN GRAND CARGO MIXTE, AVEC UN ÉQUIPAGE SOLIDE ET TATOUÉ : *L'ARANUI*. UNE GOÉLETTE DES TEMPS MODERNES VOGUANT VERS LES MARQUISES, ACCOSTANT DES ÎLES ISOLÉES, LES SOUTES BOURRÉES DE MARCHANDISES. AVEC POUR PASSAGERS, DES CURIeux ÉPRIS D'ESCALES INSOLITES.

Texte Anne-Marie Cattelain-Le Dü / Photos Erik Sampers

Comment résister à l'appel du large ? A l'inconnu ? Lorsqu'on lit sur la brochure de l'*Aranui* « Croisières aventureuses dans les îles Marquises », on ne rechigne pas. On craque. Et voilà comment, un beau soir, juste à la tombée de la nuit, on escalade d'un pas encore hésitant de terrien l'échelle de coupée du gros cargo mixte, *L'Aranui*, une goélette, comme on le nomme encore, à l'ancienne. Ancré quai des Îles Sous-le-Vent. Toutes les appellations, tous les personnages de cette traversée semblent nés d'un roman de Conrad. Malo, le matelot costaud comme un bœuf. D'une poigne virile, il saisit le bras de Maggy, architecte d'intérieur new-yorkaise, en ensemble pantalon blanc de Gucci. Georges, l'électricien radio roumain, qui effectue les derniers contrôles. Taputu, le capitaine, pas mondain pour un sou, barbe hirsute, yeux rougis par les embruns et la bière. Ça crie, ça se bouscule, ça s'interpelle. Le départ est prévu aux alentours de 19 heures, mais Francis, responsable des croisières, nous prévient : « Les bateaux sont là quand ils arrivent et repartent quand ils sont prêts. » Excitation... Installation dans la simple et néanmoins confortable cabine, dotée d'une terrasse. Après un rapide repérage des lieux, on s'accoude au bastingage pour voir s'éloigner Papeete et l'étrave s'enfoncer dans la mer.

Douze heures de navigation. Première halte aux Tuamotu. Première expérimentation de la descente improbable à bord des longues baleinières. Le cœur un rien chaviré par cette nuit de petite houle. Mais la lumière, le dépaysement, l'inattendu chassent cet instant de mal-être. Et chacun ne rêve que de lever l'ancre à nouveau pour parvenir aux Marquises, but ultime de cette croisière unique au monde. Demain, à l'aube, après une nouvelle traversée de nuit, on relâchera là-bas.

En 1920, 35 goélettes à voiles assuraient les liaisons entre les 78 îles habitées de la Polynésie française. Il n'en reste que 34, sans voiles dorénavant. Une seule, *L'Aranui III*, accepte des passagers autres qu'autochtones et dessert la dizaine d'îles constituant l'archipel des Marquises, en priorité les plus éloignées, qui sont dépourvues de banques, de commerces, de routes. « Je pratique la vente à l'aventure comme les marins du début du XX^e siècle, explique le capitaine. J'embarque des tonnes de marchandises, des fûts de bières, des bonbonnes de gaz, des poutrelles métalliques, des vêtements, tout sauf des animaux vivants. Dans les ports, j'échange ces produits contre du coprah, des nonis, fruits très recherchés par l'industrie pharmaceutique américaine, de la vanille, des papayes... »

***L'Aranui III*, comme le II et le I, apporte et maintient la vie là-bas.** Et si le paysage des îles marquisiennes coupe le souffle, ce qui sidère le plus les passagers, ce sont ces arrivées successives, attendues, guettées, dans des rades profondes, des anses perdues, des passes étroites. Ce sont ces gens avides de contacts,

PAGE DE GAUCHE : *L'Aranui* relie Papeete aux Marquises, accostant des îles isolées, débarquant bières, bonbonnes de gaz et vêtements, en échange de coprah ou de papayes. La « goélette » embarque aussi quelques passagers pour un voyage dans le temps dans une ambiance surchauffée. Car la température grimpe quand s'ouvre le bar.

SUR CES RIVES INCONNUES, ON NAVIGUE D'ÉMOTION EN ÉMOTION, DE SURPRISE EN SURPRISE...



... AVEC, À CHAQUE FOIS, UN PINCEMENT AU CŒUR LORSQUE LE BATEAU REPART.

heureux de se sentir reliés au reste du monde, quelques heures. On navigue d'émotion en émotion, de surprise en surprise. On aborde des rivages inconnus avec, à chaque fois, un pincement au cœur lorsque le bateau repart, plongeant à nouveau les insulaires dans leur étrange solitude. De Nuku Hiva à Hiva Oa, où vécurent Gauguin et Brel ; de Ua Huka, où les chevaux sauvages sont plus nombreux que les hommes, à Fatu Hiva, cœur culturel de l'archipel. Et l'on n'oubliera pas Tahuata, le domaine des sculpteurs sur os. Le regard habité des Marquisiens vous poursuit, longtemps après les avoir quittés. Alors, lorsqu'on remonte à bord,

on fraternise plus encore. Au bar. Chacun abandonne son identité d'avant, quand on vivait ailleurs, quand on était médecin, antiquaire, professeur, musicien, journaliste. On se fond dans la communauté de *L'Ananui*, toute réserve bue.

On trinque avec les marins, qui avalent des flots de bière, entonnent des chants grivois et saisissent leurs instruments de musique pour entraîner dans une danse chancelante les passagères étourdies par le roulis, l'alcool et l'ambiance. On rêve encore et toujours aux Marquises, en fredonnant du Brel : « Veux-tu que je dise, gémir n'est pas de mise aux Marquises. » ■